Zeitschrift: Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger

Band: 1 (1868)

Artikel: Histoire de la critique

Autor: Cocorda, Oscar / Mazzarella, B.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379061

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

HISTOIRE DE LA CRITIQUE

PAR

B. MAZZARELLA [1]

L'auteur du livre dont on vient de lire le titre, publiait en 1860 un premier ouvrage philosophique, dont notre Revue s'occupera peut-être un jour, la *Critica della Scienza*, dans lequel, marchant sur les traces de Kant, il essayait de jeter les fondements d'une nouvelle philosophie en retrempant la méthode dans l'élément moral toujours méconnu, ou plutôt en développant la méthode de Pascal qu'il aura, le premier en Italie, le mérite d'avoir rigoureusement appliquée à la science. L'ouvrage actuel, *Della Critica*, se compose de trois livres, la critique se présentant à l'esprit sous trois aspects divers, comme fait d'expérience, comme discipline de la pensée et comme puissance productive. Les trois livres seront donc :

1° De la Critique dans ses manifestations historiques.

2° De la Critique comme science.

3° De la Critique comme art.

Le premier : L'*Histoire de la Critique*, le seul qui ait paru jusqu'ici, est l'objet de notre analyse.

I.

Qu'est-ce que *la Critique?* Est-ce le simple jugement ? Non, car « la *crisis* prendrait la place de la critique. » — Est-ce la recherche du beau ou le sentiment de l'art ? Non plus, car la critique se confondrait avec l'esthétique. — Qu'est-ce donc que la Critique ? C'est l'exercice conscient de la *faculté critique*, la manifesta-

[1] *Della Critica, libri tre, di Mazzarella.* — Vol. I. *Storia della Critica.* Genova, 1866. Un vol. in-8° de 400 pages.

tion et le produit du *génie critique*, avec lequel il ne faut pas la confondre, mais duquel elle dépend. C'est une discipline de la pensée, une méthode particulière de l'esprit humain.

D'après cela, que sera l'histoire de la Critique? Ce ne sera ni l'histoire *des Critiques*, car dans ce cas elle serait un art pur, ni l'histoire des lois de l'art, car elle deviendrait une pure science; ce sera l'histoire des manifestations du génie critique depuis le jour où il a eu conscience de lui-même et dans son application aux diverses branches de la science; ce sera, surtout, l'histoire de la formation et du perfectionnement progressif de cette discipline de l'entendement, de cette méthode spéciale qui a des formes et des allures à elle, qui domine toutes les autres méthodes, et qui a exercé et exerce encore une si grande influence sur la marche du monde.

II.

Il doit être intéressant de savoir quel a été le berceau de la Critique. Pour cela, il faut premièrement chercher en quel temps et en quel pays l'esprit critique a commencé à se manifester en ayant conscience de lui-même.

Un vieux prêtre égyptien disait à Solon « que les Grecs étaient des enfants parce qu'ils n'avaient ni traditions antiques, ni science sacrée, conservée dans les temples. » En effet, les migrations et les luttes, en affranchissant le génie grec des excès de l'autorité sacerdotale et politique, l'avaient amené à un commencement de libre examen. Le trait distinctif de la culture grecque, son mobile principal, sa puissance réside dans l'opposition à l'uniformité et à l'immobilité orientales. « La différence entre la civilisation grecque et la civilisation orientale est ce qu'il y a de plus important dans l'histoire. » Cette différence a provoqué une lutte qui a duré des siècles et qui dure encore. C'est à l'origine et du sein de cette lutte entre les deux mondes ennemis *(l'un contro l'altro armato)*, que jaillit l'esprit critique. « Les Grecs, en lui donnant naissance, ont ouvert la voie à la science proprement dite. » Les preuves de ce fait capital sont fournies par la langue grecque si différente du *style asiatique*, par la mythologie attique si différente de la théosophie orientale, par la poésie et la littérature des Hellènes, imprégnées à un si haut degré de l'élément humain, par l'histoire telle que l'ont entendue les Grecs, l'histoire des événements contemporains, si propre à développer le libre examen, et surtout par la philosophie qui surgit en Grèce et, mieux qu'autre chose, montre la diffé-

rence essentielle qui existe entre l'Occident et l'Orient. « L'origine de la philosophie, chez les Grecs, indique le passage de la science des mains du prêtre aux mains des laïques (*del sacerdozio al laicato*), ce qui est un fait de la plus haute importance dans l'histoire de la civilisation, et marque la naissance du génie critique. » En général donc, le mouvement de la civilisation grecque consiste essentiellement à faire surgir et à développer avec une glorieuse insistance le libre jugement humain.

Si l'on en excepte le peuple hébreu et l'Ancien Testament, l'Orient n'a contenu les germes de la civilisation que d'une manière *inconsciente*, et à l'état latent, sans liberté d'examen (*conservatore senza esame*), « sans jugement et sans méthode » (*Quintilien*), « sans tendance à l'argumentation rigoureuse et sans caractère scientifique » (*Ueberweg*), « sans génie d'invention et sans curiosité » (*Montucla*). « L'Orient s'est dépeint en disant qu'il n'avait pas le sentiment des problèmes qui s'imposent à l'intelligence quand celle-ci a conscience d'elle-même, mais qu'il avait des solutions toutes prêtes qui s'opposaient à l'éclosion de ce sentiment. » La Grèce, au contraire, eut le sentiment de ces problèmes et ne recula pas devant leur étude. Elle les posa courageusement, et de là naquit la vraie philosophie. « Ainsi, d'un côté, unité absolue, uniformité, immobilité; de l'autre, mouvement, variété et liberté. Le résultat fut que le génie critique, muet chez les Orientaux, se développa chez les Grecs. » En un mot : « *L'Orient avait une sagesse* (*sophia*) *acceptée sans discussion, l'Occident ne pouvait avoir et n'eut, en effet, qu'une recherche* (*philosophia*). Or, par cette intervention de l'élément subjectif dans le champ de la pensée, l'Occident est la critique de l'Orient.

III.

« Le génie grec est donc l'inventeur du procédé philosophique, » et Thalès qui, au dire de Cicéron, « s'occupa le premier de pareilles recherches, » est l'inventeur de la critique philosophique, non pas encore comme méthode spéciale, mais comme manifestation de l'esprit critique. Le génie critique apparaît chez lui en ce qu'au lieu d'accepter les solutions orientales, il pose devant la raison le problème de l'origine des choses. Ce génie particulier se développe dans l'empirisme de l'école ionienne dont l'objectivisme absolu, formulé par l'*infini* d'Anaximandre, était la critique de l'empirisme vulgaire et devenait, sans s'en douter, sa propre

critique. Il prend une allure plus rationnelle dans le pythagorisme, qui est la critique de l'empirisme ionien par la méthode numérique, laquelle initiait à la recherche des rapports des choses et de l'unité organique. Enfin, l'esprit critique devient agressif dans l'école d'Elée, qui aspire à détruire tous les autres systèmes, en proposant, dans son idéalisme absolu, « une unité absorbante et destructive de tout. » Ici surgit la triade qui deviendra la compagne obligée de toutes les décadences : Mysticisme, atomisme, scepticisme. — Que devient l'esprit critique ? Meurt-il ? Au contraire, il gagne en étendue et en vigueur, montrant ainsi que les époques de décadence sont aussi des époques de transition, où l'esprit, revenant sur lui-même et ruminant les travaux antérieurs, prépare l'avenir. En effet, le mysticisme « n'est pas seulement la critique du sens commun, mais aussi de la tendance purement rationnelle, » de l'idéalisme ; l'atomisme est la critique spirituelle et acerbe de la tendance orgueilleuse qui jette les esprits dans l'absolu ; et quant au scepticisme, il dévoila dès lors cette double loi critique : d'une part, qu'il est lui-même la critique de toutes les philosophies antérieures, ce qui en fait la clôture naturelle de toute période philosophique, et, d'autre part, que, se servant, lui aussi, des formules philosophiques, il n'est pas purement négatif, mais contient un élément positif qui l'empêchera toujours de conclure, qui est sa propre critique, et qui conséquemment laisse en lui une pierre d'attente pour l'avenir.

Alors paraît Socrate qui, combattant le dogmatisme, d'un côté, et le scepticisme, de l'autre, réunit les procédés critiques des deux tendances dans ces paroles pleines de finesse, « *je sais que je ne sais rien,* » par lesquelles, affirmant et doutant à la fois, il ouvre la porte au progrès. La valeur critique de Socrate apparaît donc dans la création de la méthode morale. Cette méthode se manifeste clairement dans cet autre aphorisme, « *Connais-toi toi-même,* » qui substitue à l'étude du grand monde celle du monde intérieur de l'homme ; dans l'attention que Socrate accorde aux objections, « *auxquelles,* dit-il, *je suis accoutumé ;* » dans la méthode d'enseignement qui porte son nom et par laquelle, distinguant l'enseignement critique de l'enseignement dogmatique et sceptique, il a créé la vraie pédagogie ; et enfin dans son affirmation de la vertu, qui ouvre à la science tout le monde moral. En sorte que, si, avant Socrate, la philosophie était toujours restée dans les nuages, Cicéron avait raison de dire « qu'avec Socrate elle descendit du ciel sur la terre. » Cette profonde modification de la pensée, qui n'est

rien moins qu'une transposition du centre philosophique, est due à la puissance du génie critique, qui en Socrate commençait à avoir conscience de lui-même.

Platon eut peut-être moins que son maître « la conscience de son génie critique, mais il le surpasse dans l'intuition du sujet et dans l'énergie du procédé. » Le platonisme est une synthèse des meilleurs éléments des systèmes précédents. Or, toute synthèse est une critique qui élimine les côtés faibles, un crible qui rejette les scories. Platon ne se rendit pas compte que ce qui avait provoqué en lui ce besoin de synthèse, c'était le scepticisme, qui avait semé partout ses ruines; et ce fut pourtant là ce qui fit de lui l'inventeur de la dialectique, qui est, elle aussi, une méthode philosophique. La méthode de Socrate substituait l'élément critique à l'élément dogmatique. Platon veut les unir, et la dialectique n'est autre chose que cette alliance; mais celle-ci ne peut se consommer sans devenir la critique de l'histoire de la philosophie antérieure. Socrate était entré dans le petit monde, dans le monde intérieur ou moral, mais il n'avait pas su en ressortir. Platon le fait pour s'élever au monde infini. Et si quelquefois il reste comme suspendu entre le rationnel et l'irrationnel, la mélancolie qu'il en éprouve lui inspire les plus beaux traits du génie critique qui brille dans ses dialogues.

Avec Aristote commence véritablement la critique historique de la philosophie. Peu satisfait de la synthèse platonicienne, il en cherche une nouvelle, ce qui ne peut se faire sans critique. Le platonisme était un idéalisme objectif. « La philosophie péripatéticienne fut principalement une critique de cet idéalisme par le principe de l'*individualisation.* » Voilà pour le fond. Quant à la forme, Aristote « jeta le fondement de la vraie méthode critique par le principe de *contradiction.* L'antithèse s'alliait donc à la synthèse, et le système entier était le produit de la perspicacité analytique et d'un vague besoin d'unité, du sentiment de l'infini et de la critique la plus minutieuse. Mais l'analyse domine, et Aristote est « le génie classificateur le plus extraordinaire que la nature ait produit » (*Cuvier*). L'intention véritable du Stagyrite était de faire la critique du platonisme et de l'empirisme pour arriver à concilier le *particulier* et l'*universel.* Il n'a pas réussi, et tous ceux qui se sont débattus dans la longue querelle n'ont pas mieux réussi que lui; mais une critique plus élevée eût aperçu l'absence d'un *nexus* capable d'opérer la conciliation. Ce rôle était encore réservé au scepticisme qui se releva, confirma sa mission éminemment critique, sans rien produire d'original, et ferma l'ère de la philosophie chez les anciens.

IV.

Mais le génie critique, même lorsqu'il se manifeste par la Critique philosophique, n'est pas la Critique proprement dite, car celle-ci n'existe que lorsqu'elle devient une discipline à part. « *La Critique est une méthode qui, indépendamment de son application à des objets donnés, a conscience d'elle-même.* » La théorie des méthodes n'ayant point occupé les philosophes grecs, ils ne purent concevoir la Critique dans ce sens spécial. Nous ne trouvons aucune trace, ni chez Socrate, ni chez Platon, ni même chez Aristote, de la Critique considérée comme une science particulière, existant par elle-même, distincte des autres sciences et ayant le sentiment de son rôle. Certainement, c'est là une grave lacune qui a considérablement affaibli la philosophie grecque.

Mais, lorsque la science critique naquit avec les études grammaticales, environ deux siècles av. J.-C., elle méconnut, à son tour, les manifestations extérieures du génie critique, et se priva de l'appui qu'elle aurait pu trouver dans la Critique inconsciente, mais élevée des penseurs, ce qui l'amoindrit dès son origine, la maintint, pendant des siècles, dans la sphère étroite de la rhétorique et finit par la jeter dans la plus ridicule pédanterie.

Il ne faudrait pourtant pas méconnaître pour cela le rôle qu'elle a joué et les services qu'elle a rendus. Elle a servi à conserver et à fixer les résultats des travaux antérieurs dans une époque de transition où, sans elle, ils eussent péri, et elle a préparé les matériaux et les instruments nécessaires à la reconstruction de l'édifice scientifique. Elle fut donc une pierre d'attente pour l'avenir.

La Critique naquit de la controverse concernant les poëmes homériques, et son histoire, dans cette période, se résume dans la lutte qui eut lieu entre Aristarque et Cratès. Le premier, suivant l'interprétation *littérale*, corrigeait le texte ; le second, partisan de l'interprétation *allégorique*, laissait le texte intact, mais en changeait le sens. C'était un commencement de la querelle du classicisme et du romantisme. La Critique prit donc son origine dans le champ de la littérature, et fut tout d'abord grammaticale. Toutefois, en y regardant de plus près, on aperçoit aisément que sous les disputes des rhéteurs se cachent des principes. Cratès ne défendait-il pas le principe allégorique, et l'allégorie n'entraîne-t-elle pas, après elle, une foule de principes philosophiques et religieux? Cela est naturel, puisque les mots n'ont jamais servi qu'à exprimer des idées.

On rencontre quelques traces de critique littéraire chez Athénée, chez Plutarque, chez Denys d'Halicarnasse, chez Dion Chrysostôme et chez Lucien de Samosate « le Voltaire de l'antiquité. » Mais où l'esprit critique se montre avec le plus d'énergie, c'est dans le *Traité du Sublime*, qui, non-seulement contient des principes de littérature très-élevés, mais fait briller, dans les ténèbres de la décadence, le flambeau du progrès par l'espérance d'un meilleur avenir. Quoiqu'il n'y ait pas, dans ce traité, de méthode positive qui serve à formuler la Critique ou à l'enseigner, on y trouve pourtant un sentiment très-vif des besoins de la pensée contemporaine, des moyens de ramener la littérature à la vie, et des lois morales qui sont la condition de toute influence durable. On peut donc dire que, malgré ses lacunes, le *Traité du Sublime* marque la naissance de la véritable critique littéraire.

Ce n'est pas tout. Malgré la décadence, la Critique s'éleva plus haut encore et surtout agrandit son champ par l'œuvre du prince des sceptiques, Sextus Empiricus, qui, distinguant la philosophie de la grammaire, critique celle-ci, la réduit au rôle d'un art expérimental, et nie qu'elle puisse conduire à la vérité. C'était rendre sa place et son importance à la philosophie, que les grammairiens avaient dédaignée, et ceci était déjà une critique de leurs tendances; c'était, de plus, introduire le scalpel de la Critique dans le cœur de la méthode naissante, lui montrer que, resserrée dans les limites d'un art, elle ne peut trouver le chemin du vrai, et qu'avant de critiquer les autres sciences, elle doit devenir une science elle-même; c'était en appeler de la méthode incomplète à la méthode complète; c'était commencer à faire la critique de la Critique. Sextus ne propose aucune méthode positive; il conclut, au contraire, que la Critique est une vanité; mais par là même il prépare le chemin à la Critique de l'avenir.

V.

Si, chez les Hellènes, le génie critique s'est principalement manifesté dans le champ de la philosophie, chez les Romains il se développe plutôt dans la sphère du droit. « L'idée de l'État et conséquemment du droit public fournit ici la critique de tout, même de la religion. » En effet, l'idée de l'état civil et politique ne peut se former qu'à l'aide du droit. Celui-ci est donc le thème de la Critique, en même temps qu'il en est la pierre de touche. « L'histoire du droit commence par la confrontation des institutions et des

idées juridiques qu'apportèrent avec elles les trois races, latine, sabine et étrusque; elle se continue par leur *critique*, et se complète par le choix qu'en fait le peuple romain nouvellement formé » (*Ihering*). Pour ce peuple pratique, la jurisprudence renferme tout le savoir; il est donc naturel qu'elle soit la lice du génie critique et de la Critique elle-même.

Le génie critique des Latins s'observe surtout dans l'admirable équilibre que leur jurisprudence a su maintenir entre le droit strict et l'équité. « L'histoire de la jurisprudence latine ne consiste vraiment pas en autre chose que dans la réciproque action critique du droit positif et de l'équité. » Un grand jurisconsulte a dit: « Equité et droit civil sont deux mots *critiques* qui contiennent tout le secret de l'histoire du droit romain. »

Le génie critique s'observe aussi dans la perfection artistique de la jurisprudence romaine, que Leibnitz comparait aux productions les plus exactes de la géométrie; dans la simplicité et la popularité de certaines règles qui, par leur valeur pédagogique, rappellent la méthode de Socrate; dans le caractère scientifique de cette jurisprudence qui distingue les simples règles du bon sens civil des principes supérieurs du droit, et, parmi ceux-ci, en fixe de très-élevés: enfin, dans la parfaite harmonie du droit avec la raison civile, « laquelle n'est autre chose que la Critique s'exerçant sur le sens commun des foules et sur l'opinion des législateurs vulgaires. » Grâce à tous ces éléments, le droit romain a une valeur critique qui n'a jamais été surpassée.

En philosophie, les Latins ne sont pas originaux; ils sont éclectiques, parce que leur génie critique s'attache moins à la partie spéculative qu'à la partie pratique de la pensée, à la morale; toutefois, l'éclectisme est une synthèse à sa manière, et n'oublions pas que toute synthèse a un côté éminemment critique, en ce qu'elle élimine certains éléments, lorsqu'elle fait son choix. En effet, la philosophie latine est une protestation contre le scepticisme de la décadence, en faveur de la vie et de la morale pratiques. Sans cet élément critique, il est impossible de comprendre ni l'eudémonisme de Cicéron, ni le stoïcisme de Sénèque. Le pyrrhonisme nie tout, la nature proteste, car Cicéron veut vivre et Senèque veut mourir; et, en effet, il faut vivre, et il faut mourir. La philosophie latine, c'est donc « la nature confondant les pyrrhoniens. »

VI.

Il était naturel que le caractère pratique du génie critique des Latins déteignît sur leur Critique proprement dite. A Rome, les grammairiens furent appelés *Lettrés*, et la grammaire se nomma *Littérature*. On distingua aussi peu à peu entre la Grammaire, la Philologie et la Critique, mais celle-ci n'était qu'un examen, un jugement sur les œuvres littéraires. La vieille querelle d'Aristarque et de Cratès, loin de s'assoupir, avait eu son écho à Rome. Les uns étaient pour le littéralisme, les autres pour l'allégorie. Varron essaie de les concilier. « *Il ne faut répudier ni l'analogie, ni l'anomalie,* » disait-il. Aujourd'hui nous dirions : Il ne faut sacrifier ni la proportion de l'ensemble à la richesse des détails, ni la variété à l'unité. Cet éclectisme littéraire, cousin germain de l'éclectisme philosophique, était le produit du bon sens latin, mais il était, en même temps, la critique des systèmes exclusifs qui s'étaient produits et des disputes dont on était généralement fatigué, malgré le goût qu'en conservait Quintilien.

Comparée à la littérature grecque, la littérature latine a moins d'originalité; mais elle possède « une plus grande connaissance des caractères des hommes, des détails de la vie et des nécessités sociales, » toutes choses qui donnent une vigueur toute pratique à la Critique latine. On sait que, sous ce rapport, Plutarque a subi l'influence romaine. L'élément critique devient plus pratique encore dans la lutte entre les souvenirs de la vertu antique et les tendances de la corruption naissante. Cette lutte crée, d'un côté, Horace et les épîtres, de l'autre, Juvénal et la satire. Quant à la littérature, Horace reconnaît que la Grèce a devancé Rome et qu'il est impossible de s'élancer dans des voies nouvelles; aussi son *Art poétique* ne « dépasse-t-il pas les limites du bon sens pratique des Latins. » Mais l'épicuréisme, dont Horace fut le brillant coryphée, était le principal objet de l'indignation des poètes satiriques. L'idée qui domine dans cette lutte est l'idée de Rome. Les Grecs avaient pour critère l'*Hellénisme*, les Romains ont le *Latinisme*. Mais l'Hellénisme, manquant d'unité, était faible, tandis que le Latinisme est doué d'une unité merveilleuse, qui le rend puissant, d'autant plus puissant qu'il a la conscience de sa puissance. « Cette différence explique les beautés et les défauts comme aussi les ressemblances et les dissemblances des deux littératures. » Le critère susdit est surtout visible chez les historiens. Qu'on lise attentivement Tite-Live, César, Salluste, Tacite, et l'on verra que la faculté

de juger et de critiquer, que les historiens emploient beaucoup plus qu'on ne pense, prend vie, chez eux, dans l'idée romaine qui n'est autre que celle de la domination universelle, « idée critique, éminemment critique, » puisqu'elle sert à juger au point de vue romain les hommes, les faits et les institutions. »

VII.

« L'élément critique est fait pour gouverner l'esprit humain. Cela est démontré quant à la philosophie et aux lettres par la Grèce, quant à la jurisprudence par les Latins, et quant à la religion par l'Hébraïsme et le Christianisme. » Sans nous arrêter à la Critique purement philologique des Masorèthes, abordons l'examen de « l'élément critique contenu dans la Bible. »

« Il est de la plus grande importance d'examiner les manifes-
« tations du principe critique dans la Bible, qui est un livre
« éminemment critique dans ses parties comme dans son ensem-
« ble. Le principe critique en religion est celui qui ne dogma-
« tise pas, mais qui se fonde sur l'énergie de jugement contenue
« dans ce qui est annoncé. Ce jugement est toujours dirigé ou
« contre l'opinion commune et le savoir vulgaire, ou contre l'au-
« torité établie en matière de religion et de doctrine; et il sert
« à préparer l'esprit à recevoir une vérité plus élevée et organique.
« On peut se rendre compte d'un tel jugement, et sa vérité se ma-
« nifeste dans la puissance avec laquelle il combat les opinions ad-
« verses, dans sa vertu organique qui tend à la formation d'un tout
« savamment et critiquement ordonné (*sapientemente e critica-*
« *mente assestato*), dans son efficacité à soutenir et à développer
« l'être humain, en tant qu'être susceptible de moralité et ayant
« un but moral à atteindre.

« La Bible n'est pas une théologie, soit parce qu'elle n'est pas
« un froid catalogue *(nuda serie)* de dogmes et de commande-
« ments, soit parce qu'on n'y rencontre pas l'erreur funeste
« qui consiste à séparer la dogmatique de la morale. Cette erreur
« est commune aux théologiens, qui croient qu'on étudie mieux
« un sujet en le divisant en parties, et ne voient pas qu'il est des
« sujets qui perdent leur force et leur vie à être divisés. La Bible
« n'est pas un simple *Credo*, mais un livre qui se prête à la re-
« cherche et à l'examen, et ne peut être accepté qu'en vertu de la
« persuasion, non de la persuasion qui découle du seul assen-
« timent de la volonté, mais de celle qui procède du résultat des

« plus profondes investigations critiques, faites dans le domaine « des besoins de l'esprit et du cœur.

« La Critique exercée par la parole biblique est clairement indi- « quée dans l'Épître aux Hébreux, chap. IV, vers 12 : « *Car la Pa- « role de Dieu est vivante et efficace, et plus tranchante qu'aucune « épée à deux tranchants, pénétrant jusqu'à la division de l'âme et « de l'esprit, des jointures et des moelles, et critiquant les pensées « et les intentions du cœur*[1]. » Dire que cette parole est *la critique « des pensées et des intentions du cœur*, c'était opposer une Critique « plus profonde, capable de pénétrer dans l'intérieur de l'homme « à la Critique érudite, superficielle et vide dont on abusait en ces « temps-là. L'auteur de cette épître était persuadé que la Critique « a un rôle bien plus sérieux à remplir que celui qu'on lui attri- « bue communément; et il fut le premier à exprimer une vérité si « importante. Cette vérité, il faut le dire, demeura toujours inob- « servée, parce que, plus ou moins partout, parmi les catholiques « et parmi les protestants, en général, l'habitude règne de parler de « la Bible comme d'un livre purement dogmatique. Au contraire, « c'est le seul livre qui, en fait de religion, ne prétende pas dogma- « tiser, mais qui se présente comme un recueil de faits et de pen- « sées capables de réveiller en l'homme la faculté critique, en « l'amenant à décider sur des matières touchant lesquelles il « a toujours été si facile, chez toutes les nations et dans tous lès « siècles, d'imposer des dogmes et des pratiques propres à endor- « mir le jugement personnel.

« L'énergie critique du *verbe divin* est décrite dans le passage cité, « comme étant l'effet d'une pensée vivante, qui agit sur les facultés « de l'esprit, qui donne une profonde connaissance de l'homme, qui « va jusqu'à examiner les plus secrètes intentions du cœur. Une telle « énergie critique n'est pas d'une application extérieure, elle n'a « pas besoin de la direction d'un magistère théologique (*magis- « terio teologico*), elle n'est point susceptible d'être gouvernée du « dehors ; mais elle est présentée comme capable de se faire sentir « par elle-même. Or, notons que le caractère essentiel de la Cri- « tique est de ne point s'appuyer et de ne pouvoir s'appuyer sur

[1] M. Mazarella observe qu'aucune de nos versions n'a voulu traduire littéralement l'original κριτικὸς qui a pourtant une grande beauté. La Vulgate traduit *discretor*, et nos versions le rendent par *juge*, ou *jugement*. Une telle négligence est inconcevable, surtout dans les éditions qui se disent *critiques*.

« aucune autorité, puisqu'elle se fonde sur elle-même. La Critique « est nécessaire pour que l'esprit se développe et s'organise con- « venablement; elle a un procédé supérieur à tout autre: elle tire « son autorité de ce qu'elle fait et produit, autorité toute propre au « principe divin. « *Les cieux racontent la gloire de Dieu.* » Et les ca- « ractères de la Critique rationnelle sont précisément indiqués dans « l'Épître aux Hébreux comme étant ceux de la parole biblique. « Elle se pose comme la critique de l'homme intérieur; en cela « consiste son rôle et son importance. Il en résulte que « ce qui « distingue la Bible et la met au-dessus de tous les chefs-d'œuvre « littéraires, c'est que ses beautés ne sont point littéraires, c'est que « partout la pensée a donné la forme, en sorte que l'union de la « forme et de la pensée ne fut jamais aussi intime. La beauté de « la langue biblique a donc partout quelque chose de substantiel, « qui attache immédiatement l'esprit au fond des choses [1].

« La Critique exercée par la parole biblique a vraiment formé « *(costituito)* la conscience morale et, par là, la personnalité res- « ponsable. Néander l'a bien dit: « La valeur morale de la per- « sonne ne pouvait être mise en pleine lumière que par le Chris- « tianisme; » et Channing: « Le caractère distinctif du Christia- « nisme est d'avoir formé l'individu. » Or, la parole biblique a « mis en lumière et a formé la personne morale, non par la ré- « vélation de dogmes stériles, mais par l'action critique de ses « principes, par lesquels elle communique une vie nouvelle et in- « térieure. Ce qui, dans toutes les disciplines et principalement « dans les choses religieuses, arrête la naissance et le développe- « ment de la pensée critique, c'est-à-dire de la pensée qui examine « et qui accepte le principe du libre examen, c'est l'autorité, une « autorité quelconque qui, du dehors, tente de s'imposer à l'homme. « Une autorité librement, moralement et critiquement acceptée, « qui n'entrave pas, mais sollicite l'examen d'elle-même, qui « même ne veut être reçue qu'à cette condition, une telle au- « torité, qu'elle se nomme vertu, sagesse ou Dieu, élève l'homme. « Car, sans elle, nous perdons l'idée de la responsabilité morale, si « nécessaire à la constitution rationnelle et libre de l'être humain. « Une autorité, par contre, qui n'avance que des dogmes indiscu- « tables et la prétention d'être obéie, énerve l'esprit, et non-seu- « lement asservit la pensée, mais risque de l'anéantir.

« Il faut considérer l'action du principe religieux au sein de

[1] Alex. Vinet, Homilétique, p. 498.

« l'humanité. Procédant de la Bible, ce principe est, en réalité, la « critique de la pensée humaine en tant que contenant ou non « les ressources que l'homme et la nature, qu'on les prenne séparément ou réunis, peuvent fournir pour satisfaire les besoins de « l'esprit et du cœur. Or, ni l'homme ni la nature ne peuvent répondre aux besoins persistants et éternels de notre conscience : « voilà de quelle manière la Bible ouvre la voie au principe religieux. Mais une telle Critique, si elle reste abandonnée à elle-même, ou si elle ne se prête pas à la manifestation d'une Critique « plus élevée, ne peut que pousser à des pratiques stériles et abrutissantes. La Critique a le don, tant son action est puissante, de « se rendre souverainement pernicieuse si elle manque de développements, si elle s'arrête en deçà de sa véritable efficace; car « alors elle donne à un fragment détaché de l'organisme entier, « toute l'importance qui ne doit être accordée qu'à l'ensemble. « On peut trouver des exemples de ce fait dans toutes les disciplines et dans la vie elle-même. Si la Critique, qui est fondée sur l'incapacité de l'homme à satisfaire par lui-même et au « moyen de l'ordre cosmique les besoins de son être, demeure « isolée, le principe religieux n'aboutit qu'à rendre les hommes « querelleurs, agressifs, intolérants, ennemis de tout examen. Ils « ne s'aperçoivent pas que cette première Critique n'est que la « préparation nécessaire pour ouvrir la voie à un autre principe « supérieur au fini, critique lui aussi, et qui, de sa nature, a besoin « d'être critiqué pour faire sentir son énergie. Sans cela, cette « Critique primitive n'est utile qu'à la superstition ou à limagination qui, l'une et l'autre, attestent le peu de développement de « la faculté critique.

« Après que l'action critique de la parole biblique s'est manifestée en montrant à l'homme l'incapacité de l'ordre fini à lui « procurer la perfection, un autre principe critique se présente à « lui : c'est le principe divin qui, non point par l'œuvre des hommes, non par de vaines cérémonies, non par des oracles sybillins, ni par la vertu des dogmes, mais par son intervention dans « l'humanité, devient le principe critique investigateur et examinateur de tout ce qui est dans l'homme et par l'homme, afin de « lui donner le complément de son être *(affin di addurlo al complemento dell'esser suo)*.

« Voilà le fondement critique de la pensée biblique. Et cette intervention n'est pas présentée comme devant annuler la nature « humaine, mais comme propre à la recréer en l'associant à l'ac-

« tion du principe divin. Notons seulement que cette association « est individuelle, ne procède pas du dehors, et doit être voulue, « en sorte qu'elle échappe à l'autorité, ne se communique pas de « conscience à conscience et découle de l'action critique exercée, « tour à tour, par le principe divin et par l'être intelligent, moral « et responsable.

« La question du surnaturel est ardue pour qui n'envisage « le principe religieux que du côté dogmatique, côté qui, nous « l'avons dit, est étranger à la Bible. Pour qui admet la personna- « lité divine, le surnaturel n'est pas une série de dogmes et de « prodiges, mais la conjonction des deux éléments si nécessaires « à la constitution de notre être, du divin et de l'humain. Que la « nature et l'homme ne suffisent pas à satisfaire la conscience, « c'est une réalité de tous les jours. Or, il n'y a rien qui répugne « au naturel dans le rapprochement de ce qui lui est nécessaire, « selon ses désirs et sa destination, pour atteindre sa position dé- « finitive *(il suo convenevole assetto)*.

« Quant à ceux qui n'admettent pas la personnalité divine, il est « impossible, quelques précautions qu'ils prennent, qu'ils ne voient « pas s'ouvrir devant eux la porte du panthéisme. Or, si le pan- « théisme ne conduit pas toujours à la mort de toute Critique, cela « est dû uniquement aux inconséquences si naturelles à une logi- « que qui détruit l'activité propre de l'esprit et qui, pourtant, pos- « sède un tel besoin de vie et d'action, qu'elle n'a pas même peur « de se contredire.

« La Bible contient l'éducation que le principe divin a mé- « nagée à l'humanité par la Critique *(criticamente apprestato)*. « C'est pourquoi saint Paul a pu dire que l'Ancien Testament con- « tient la pédagogie religieuse. C'est une chose digne d'admiration « que la Bible, le livre qui a la plus haute importance critique « pour l'éducation et les destinées de l'humanité, ait eu son ori- « gine et sa vie en Orient, où les nations ont toujours été si étran- « gères à l'esprit critique. Il est à remarquer, en outre, que l'action « critique de la Bible ne se manifeste pas seulement dans son en- « semble, mais aussi dans les détails. Ses vérités fondamentales « n'expriment pas seulement une doctrine, mais elles contiennent « une critique ferme et pénétrante des doctrines opposées, et l'on « peut voir que la vérité jaillit directement de cette critique. Ainsi « les paroles : « *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre,* » « à part leur contenu positif, sont une critique de l'éternité du « monde, du hasard, du panthéisme, du doute ; et il est évident

« qu'elles n'affirment pas seulement, mais qu'elles combattent. Et « toute la question biblique, du commencement à la fin, gravite, « quant à la critique, autour de ce point central (*si raggira criti-* « *camente intorno a questo punto)*. Faut-il reconnaître pour vrai le « principe de la création, ou celui du panthéisme, ou bien, sans se « soucier ni de l'un ni de l'autre, faut-il dormir dans l'incertitude « et dans l'indifférence ? Cette question est essentiellement cri- « tique. L'erreur de Gioberti consiste en ce qu'il posa comme fon- « dement de l'intelligence le principe de la création, comme si ce « principe appartenait à la manifestation primitive et spontanée de « la raison. Les éléments critiques, au contraire, supposent un « travail de réflexion, d'examen, de comparaison, et partout où ils « se présentent, ils ne peuvent que produire le même travail.

« Comme la Bible est critique aussi dans le grave problème « de l'origine du langage ! Les sophistes ont dit que le langage a « été graduellement formé par l'espèce humaine ; les théologiens « se sont récriés en disant que le langage fut un don venu du de- « hors, un don de Dieu. Enfin on a soutenu que le langage est « inhérent à l'homme, qui en possède dans son esprit le type « préexistant. Selon la Bible, au contraire, l'homme naît avec tout « ce qui le constitue tel ; et la question du langage, bibliquement « et critiquement envisagée, arrive à cette solution : L'humanité a « commencé, non par l'animal, ni par l'enfant, mais par l'homme.

« Un autre mérite critique de la Bible, un de ses caractères les « plus importants, consiste à présenter la vérité, non comme un « dogme, ni comme une série de dogmes sans rapport avec la « réalité, d'une manière scholastique et pour l'usage des écoles, « mais comme un fait et une série de faits. Or, il n'y a rien de « mieux que l'expression d'un fait pour donner au vrai le fon- « dement de la réalité et pour avoir en celle-ci la critique de tout « dogme contraire. En outre, le dogme est toujours la forme d'une « pensée qui s'impose par voie d'autorité et qui ferme la route à « toute réflexion, tandis que le fait s'incarne dans la vie, se prête « à l'analyse et devient la critique persistante et énergique (*cri-* « *tica insistente e vivace)* de tout ce qui s'oppose à lui.

« La formation critique de la personnalité morale est admi- « rablement décrite dans le chap. VII de l'Épître aux Romains. « Là est exposée, avec les traits de l'expression la plus intime qui « se soit jamais produite, la vertu critique de la loi morale sur la « conscience ; là est racontée cette lutte entre le vouloir et le faire, « qui a pour résultat le dualisme des parties les plus profondes de

« l'être humain, qui en sent tout le poids. C'est là la guerre que « Christ dit avoir apportée sur la terre [1]. C'est pourquoi Christ ma- « nifeste ainsi sa puissance de salut, qui est une énergie critique « capable de combattre ce qui lui est contraire, et susceptible d'être « pesée à la balance de la critique *(criticamente ponderata)* à cause « des effets qu'elle produit en vie nouvelle dans le cœur de « l'homme.

« Ce mot, bien ancien et pourtant toujours nouveau, Ἀγάπη ὁ θέος, « *Dieu est amour,* » est une vérité qui se prouve elle-même, parce « qu'il contient et fait d'une manière incisive la critique du con- « cept philosophique, ou purement dogmatique, ou traditionnel, « ou abstrait de Dieu, et nous le révèle comme une personnalité « vivante; personnalité qui ne force point l'homme à lui rendre « hommage, car cet hommage serait sans valeur, mais, au con- « traire, se présente à lui comme un père à son fils, comme un « père qui cherche dans son fils le besoin de la réconciliation *(il « bisogno d' esser con quello)*. En effet, sans un semblable besoin, « qui est un discernement *(che per sè è critico)*, il n'est pas possi- « ble de sentir l'efficace d'un principe critique supérieur. La Cri- « tique ne se révèle qu'à la Critique, dans toutes les disciplines, et « principalement dans la religion, à moins que celle-ci ne soit ré- « duite à une pure superstition [2].

« Et le principe de la grâce, dont certains théologiens, soit « catholiques, soit protestants, ont fait je ne sais quelle chose ab- « surde et arbitraire, qu'est-il donc, sinon *Dieu charité, Dieu pro- « pice à l'homme,* principe qui critique le dogme des œuvres con- « sidérées au point de vue pharisaïque, la dépendance de l'autorité « d'un autre homme, l'isolement de l'être humain ? La grâce agit « comme critique de tout ce qui n'est pas amour; et l'efficace cri- « tique de l'amour en tout homme se mesure moins par la pureté « de la doctrine que par la richesse des effets.

« Quelle puissance de critique dans ces paroles du Sauveur :

[1] Le proverbe dit ; « Dore è concordia, ivi è vittoria, » ou « L'union fait la force. » Mais, dans les choses morales, c'est un grand malheur de ne pas sentir la lutte qui se livre dans les entrailles de l'esprit et du cœur. Celui qui la sent dans son intelligence, cherchera, comme Hegel, à en triompher, en la dépassant, par le principe de contradiction et par le progrès indéfini ; mais celui qui l'éprouve dans sa conscience a besoin de Jésus-Christ.

[2] Il est douloureux de penser qu'en Italie, les théologiens, les philosophes et les poëtes, tous cherchent à montrer que la *Foi* n'admet aucune discussion.

« *Celui qui croit en moi a la vie éternelle!* » Le premier mot: « *Celui qui,* » ou « *Quiconque,* » est la critique des religions nationales, traditionnelles, imposées: la vérité doit être sentie dans la conscience individuelle. Le second mot: « *croit,* » est la critique des œuvres, des pratiques et des cérémonies induement érigées en mérite par l'orgueil dans l'intérêt d'un être petit, comme l'est l'homme en présence de Dieu. Cette critique, bien plus que cela ne paraît aux yeux de qui juge superficiellement de ces sortes de choses, affranchit la conscience morale de la tyrannie des préjugés, l'émancipe des autorités religieuses qui veulent l'enchaîner, la rend à la liberté que l'amour engendre et la maintient dans la famille chrétienne. Créez l'amour et vous aurez les œuvres, les meilleures que l'on puisse jamais avoir: voilà la vérité morale, religieuse et critique contenue dans la *Foi,* laquelle, on le voit, ne consiste pas à courber le front devant des dogmes non compris, non discutés, imposés comme le fardeau à la bête de somme, mais est le résultat de la *Charité* allumée dans le cœur. Se confier en Christ, qui est le principe divin *manifesté en chair,* voilà tout le Christianisme dans sa beauté non-seulement native, mais critique: car ce mot: « *en moi,* » est la critique de toutes les religions qui ne consistent que dans un culte cérémoniel et dans une série d'œuvres et de paroles, vu qu'il ramène et résume la religion en une personne, dans laquelle l'élément divin et l'élément humain se sont réunis.

« Nous pensons qu'il suffira pour atteindre notre but d'avoir donné ces quelques aperçus sur la critique intérieure *(critica intima)* qui est contenue dans la parole biblique. Qu'on y prenne garde: la Bible n'a et ne peut avoir d'autre force que celle qui provient de son efficace critique sur l'*homme intérieur,* pour employer l'expression si énergique de saint Paul. Qui veut donner à la Bible une autorité différente, l'abaisse et en affaiblit l'importance. Souffrez qu'il y ait des incrédules; leurs assauts n'ont servi dans tous les siècles qu'à rendre plus critique et plus spiritualiste le principe chrétien dans l'homme; et prenez garde que, pour ne pas entendre les paroles des incrédules, vous n'empêchiez d'autres âmes d'arriver à cette foi qui ne craint pas la critique, parce qu'elle est en elle-même une critique *(perchè è per sè stessa critica).* Une foi sans critique est une chose assez stupide; mais une critique qui ne concluerait pas à la confiance en quelque chose de supérieur à l'homme, qu'on le nomme raison, vertu ou Dieu, serait misérable, malentendue et souverai-

« nement sophistique. Or, les Chrétiens de tous les temps ont « témoigné que la confiance en Christ a donné la paix à leur es- « prit et à leur cœur, non par de vaines pratiques, mais par une « foi judicieuse, consciente d'elle-même et accomplissant son but « moral en satisfaisant les besoins rationnels *(per una fede criti- « camente conscia di se stessa e che criticamente compie gl'intenti « razionali).* »

« Il y a des principes qui, en certains temps et en certains lieux, « peuvent avoir le dessous, mais qui, pour vaincre, doivent tou- « jours et partout engendrer la lutte, la recherche, la discussion. « Tels sont, par exemple, la liberté, la moralité, le Christianisme. « S'ils ne parviennent à émouvoir les consciences et à troubler (à « la grande frayeur des partisans du *dolce far niente*) la société « civile et les familles, ils ne triomphent pas. Et s'ils remuent le « monde, c'est parce qu'ils renferment en eux-mêmes de l'énergie « critique. Dans ce sens, celui qui promulgua le premier et d'une « manière vivante la vertu critique de la Parole disait : « *Je suis « venu mettre le feu sur la terre, et que veux-je si ce n'est qu'il soit « allumé? Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix parmi les « hommes; je n'y suis pas venu apporter la paix, mais l'épée.* » Et il « fallait vraiment la soif du pouvoir, les mauvais exemples venus de « toutes parts et la crasse ignorance de plusieurs siècles, pour « interpréter ces paroles dans un sens matériel et dogmatique, « ouvertement contraire à la pensée de Christ.

« Pour produire des effets critiques chez les peuples et dans « les individus, le Christianisme n'a pas employé une action secrète « et mystérieuse, mais il s'est servi de l'évangélisation ; et il fut la « première et la seule religion qui ait osé le faire. Il se plaçait « donc de manière à être exposé à la critique, et il acquérait le « droit de l'exercer à son tour, puisque c'est le mérite inhérent « à la nature du principe critique de vouloir être examiné, ce qui « lui assure le droit de mieux manifester sa propre vertu.

« L'évangélisation, à commencer par celle du Maître, fut une « critique hardie, perspicace, morale, du judaïsme, du paganisme, « des docteurs, de la civilisation antique, de la nature humaine, de « tout ce qui, en somme, s'oppose à l'union du divin et de l'hu- « main. Un travail qui ferait connaître l'efficace critique contenue « dans l'évangélisation, principalement dans celle du Christ, au- « rait une véritable importance. C'est à cette critique qui a per- « suadé les croyants et inspiré le respect aux non-croyants, que le « Christianisme doit sa vie impérissable. Ce n'est pas une dogma-

« tique qui, tombant du haut d'une chaire redoutée, s'impose aux « esprits sous peine du bûcher, mais c'est, moralement parlant, « *une épée à deux tranchants, qui pénètre jusqu'à la division de « l'âme et de l'esprit,* et qui ne veut employer d'autre force que « celle qui réside en elle-même.

« Pour se faire une idée de cette puissante critique qui se « manifesta, pour la première fois, dans l'évangélisation, il est « bon de rappeler ce qu'annonçait saint Paul dans l'aréopage, « quand il promulguait, comme inhérents à la doctrine *(invis- « cerati nella dottrina)* du Christianisme, les principes de l'unité « du genre humain et de l'ordre rationnel dans les événe- « ments historiques[1]. Il posa la critique du paganisme au sein « même de la civilisation païenne. Le peuple le plus intelligent « que l'on ait jamais vu, avait été poussé par les besoins de l'es- « prit et du cœur à élever, à côté de ses centaines de dieux, un « autel *au Dieu inconnu.* Quelle critique mieux trouvée et plus « incisive les païens auraient-ils pu faire de leur religion multi- « forme? Ce qui était désiré par leur conscience et leur raison et « ce qu'ils n'étaient point parvenus à connaître, était précisément « apporté par le Christianisme. « *Celui que vous adorez sans le con- « naître, c'est celui que je vous annonce.* » Ce qu'il y avait de meil- « leur, de plus élevé, de plus rationnel dans la littérature antique, « et, en même temps, de plus propre à critiquer la civilisation « païenne, fut trouvé par saint Paul dans ces paroles d'un poète « grec: Τοῦ (sc. Θεοῦ) γὰρ καὶ γένος ἐσμέν *Car aussi nous sommes « la race de Dieu.* Ainsi, contre une religion qui attribuait aux « dieux les vices des hommes, se préparait, chez Aratus, une cri- « tique par laquelle on comprendrait que la religion est faite pour « élever l'homme à la ressemblance avec Dieu. « *Soyez parfaits « comme votre Père céleste est parfait,* » disait Christ.

« Chercher dans les doctrines des adversaires ce qui peut servir « à les combattre et à montrer en même temps la vérité de ce « qu'on affirme, est une preuve de pénétration critique. Si la pre- « mière intention peut parfois déplaire, la seconde concilie l'affec- « tion et engage des hommes de partis opposés à marcher d'ac- « cord dans la recherche de la vérité. Saint Paul annonçait le Dieu « des chrétiens, non de manière à montrer la critique sous son « aspect purement négatif, mais avec des arguments positifs, qui, « en élevant l'idée de Dieu, élèvent la dignité humaine. Car l'axiome

[1] Actes des Apôt. XVII.

« critique du plus grand prix qui resplendit dans l'Évangile, est « celui-ci : que l'homme vaut le Dieu qu'il adore. Il est certain que « la prédication, si elle est morale, exerce encore, comme elle l'a « toujours fait, une plus grande influence qu'il ne paraît au pre- « mier abord. Or, cette influence est critique. La prédication, alliée « à une vie honnête et sincère, et choisie d'abord comme arme « unique du Christianisme (car toute autre arme l'avilit), fut vrai- « ment la force par laquelle le βάρβαρον νόημα, comme l'appelait « Porphyre, vainquit les *doctrines du monde.* »

VIII.

Après l'intervention d'un critérium aussi élevé et aussi puissant que celui du Christianisme, on pouvait s'attendre à ce que la Critique fît des progrès considérables. En effet, dès les premiers siècles naquit *la critique sacrée* qui, devant s'exercer sur les questions d'authenticité, d'interprétation, de correction des textes, et s'appuyer sur des arguments moraux et doctrinels, « fut par elle-même une œuvre tout à fait nouvelle quant à l'application du principe, et qui, quoiqu'elle n'ait pas, faute de principes arrêtés et d'une méthode spéciale, dépassé les limites de l'érudition, fut pourtant une préparation à une critique supérieure. La critique purement érudite n'est pas encore la κριτική, mais elle est supérieure à la κρίσις; elle se manifeste, chez les Pères de l'Église, dans la συγκρίσις, ou la *comparaison* des passages, des doctrines et des livres sacrés. Le père de la critique sacrée est Origène, qui, le premier, par ses travaux, se rendit vraiment digne du nom de critique. A côté et au-dessus de la critique biblique, il y avait chez les docteurs chrétiens la critique dogmatique contre le paganisme et la philosophie néoplatonicienne. Celle-ci paraissait être et était en quelque sorte la critique de la philosophie grecque par la conciliation qu'elle tentait d'opérer entre l'élément rationnel et l'élément mystique oriental.

Le Néoplatonisme est l'alliance de l'Occident et de l'Orient ; mais cette alliance manquant d'un principe supérieur, capable de produire l'unité, il fut facile aux Pères de la combattre par l'efficace du principe chrétien. Malheureusement, ils ne se rendirent pas bien compte de l'importance critique de la parole évangélique. Ils firent, il est vrai, ressortir les contradictions de la philosophie païenne, et de cette façon ils présentèrent la vérité chrétienne comme réfutatrice (*redarguens, Augustin*) ; ils essayèrent aussi d'i-

miter saint Paul en cherchant dans la philosophie païenne des arguments pour montrer qu'elle avait été une préparation au Christianisme, et ceci est un mérite incontestable de leur apologétique. Mais, précisément parce que leur méthode était trop exclusivement dévouée aux intérêts de l'apologie et de la controverse, et n'avait pour but que d'obtenir une prompte victoire, elle resta au-dessous de sa tâche et n'aboutit pas. En effet, « les docteurs chrétiens, sans s'en apercevoir, soumirent le principe évangélique aux exigences de la philosophie contemporaine, se laissèrent aller, peu à peu, à une secrète critique d'accommodation *(segreta critica d'accomodamento)*, et permirent ainsi à l'élément philosophique de devenir comme une critique latente du principe religieux. » La théologie patristique accueillit donc dans son sein sa propre critique. Ce fut son tort principal ; par là, elle empêcha le Christianisme d'engendrer une civilisation à son image *(una civiltà veramente sua)*. Bientôt, l'Orient chrétien tomba dans la pédanterie, l'Occident dans la barbarie, l'un et l'autre dans l'esclavage, et la Critique mourut *(ogni critica fini)*.

Au moyen âge, la Scholastique, reprenant la question des *Universaux*, relevée déjà par les mystiques de la décadence, exerça son génie critique dans la recherche de la conciliation du réel et de l'idéal. La Scholastique fut une critique et prépara la critique moderne. Elle fut une critique du principe dogmatique de l'Église, puisqu'elle le soumit à l'examen de la raison ; elle fut sa propre critique, car ses trois formes, le *réalisme*, le *nominalisme* et le *conceptualisme* furent la critique l'un de l'autre ; elle fut enfin la préparation de la critique moderne, car elle donna naissance aux procédés critiques de Luther et de Descartes.

La puissance du génie critique de la Scholastique apparaît, en outre, dans son amour de la logique rigoureuse, dans sa sévère discipline intellectuelle, dans son admirable puissance distributive et organisatrice, dans la distinction importante qu'elle fit, la première, entre *le sujet* et *l'objet*, et jusque dans la subtilité avec laquelle elle cachait ses conclusions à l'œil jaloux de l'autorité ecclésiastique, dont parfois elle craignit les foudres, mais dont, après tout, elle discutait les dogmes. Les uns ont voulu que la Scholastique ait été la docile servante *(ancilla)* de l'Église ; d'autres ont prétendu qu'elle en fut la fille rebelle. Non, elle en fut la critique latente. « La Scholastique est donc la preuve qu'il existe en Occident une énergie critique que rien ne peut étouffer. » Bientôt cette énergie se montra ouvertement, la critique agressive surgit

au sein même du catholicisme, et la lutte éclata sur plusieurs points à la fois. Ockam, dans le domaine de la philosophie, Arnold de Brescia dans le champ de la politique, Jean Huss dans les questions religieuses en sont des preuves vivantes à cette époque.

IX.

La critique érudite naquit et fleurit en Italie dès avant la Renaissance. Les libertés municipales, l'institution des écoles et des universités, la création des bibliothèques, la reprise des études classiques, l'enseignement public du droit romain dès le douzième siècle et surtout la formation de la langue et de la poésie nationales, contribuèrent puissamment à préparer le réveil du génie critique et de la Critique elle-même.

Dante, le père de la langue italienne et le créateur de la poésie réfléchie *(poesia riflettuta)*, par la puissance même de cette poésie et de cette langue, qui repose sur le jugement critique dont elles sont comme imprégnées, Pétrarque et Boccace, les initiateurs des études classiques, par leur grand amour de la science, et tous les savants italiens, par l'ardeur qui les enflammait dans la recherche, la publication et l'étude intelligente des anciens manuscrits, préparèrent la voie à la méthode intime et spéciale *(metodo intimo e speciale)* de la littérature européenne et de la critique littéraire qui en est le mérite caractéristique. « L'Italie seule eut alors une critique ingénieuse et féconde. » *(Villemain.)* « C'est à l'Italie que l'Europe est redevable de la renaissance des lettres. » *(Tiraboschi.)* « C'est en Italie que naquit la critique moderne. » *(Mazzarella.)*

Qu'on ajoute à ces principaux facteurs l'action des causes secondes, la chute de l'empire d'Orient qui amena en Italie les savants grecs, l'invention de l'imprimerie, la découverte du Nouveau Monde, l'influence des discussions philosophiques renouvelées d'Aristote et celle des controverses religieuses vivifiées par l'étude des textes, et l'on comprendra l'importance de cette époque pour la Critique et les progrès que celle-ci put accomplir. Les noms de Politien pour la littérature profane, et de Valla pour la critique sacrée, font, sous ce double rapport, la gloire de l'Italie dans cette période. Mais, si l'Italie eut l'honneur de voir la Critique naître sur son sol, elle n'eut point celui de la voir accomplir ses plus beaux progrès et atteindre son plein développement, car le principe critique ne se manifesta, dans ses rapports avec la conscience morale, que dans les pays du nord et au sein de la Réforme religieuse.

« Le Christianisme réformé, en rendant possible la lecture de la Bible, a créé partout et toujours une lutte critique, la plus importante qui jamais ait eu lieu. La parole traditionnelle échappe par sa nature à tout examen. La parole écrite, au contraire, se prête à la critique. Or, le grand fait de la Réforme religieuse du seizième siècle fut de permettre, au moyen de l'Écriture, l'action progressive et réciproque de la Parole biblique sur les cœurs et les esprits, et de ceux-ci sur la Parole. Car c'est dans cette critique mutuelle (*mutua critica*) que résident l'énergie et la force du Christianisme. Qu'on le prive de cette double critique, et aussitôt on n'aura plus que des cérémonies à peu près païennes et en quelque sorte les dépouilles d'un cadavre (*come vesti rubate ad uomo ucciso*). La vie de l'esprit, principalement dans les choses religieuses, ne se manifeste et ne se fonde qu'en jugeant et en étant jugé. Celui qui, de crainte de se tromper, ne veut ni examiner ni juger et se met à la merci d'autrui, s'égare plus que jamais, car il ôte la vie à sa conscience intelligente et permet à autrui d'élever sur ce cadavre une idole. Le Christianisme, ramené à ses sources, peut, à l'occasion, par sa vertu critique, susciter des rebelles, jamais des ignorants, ni des esclaves. Donc, toute la puissance du mouvement religieux du seizième siècle était contenu dans le fait de présenter aux chrétiens la parole écrite à la place de la parole traditionnelle.

L'examen des Écritures une fois commencé, l'autorité était perdue, car aucun examen n'accepte d'autres conclusions que les conclusions libres.

« Le principal mérite, le mérite incomparable du principe critique est de rendre intérieur à l'esprit ce qui était extérieur, et de l'y faire pénétrer, non-seulement par la persuasion et la conviction, mais par une vertu qui, en persuadant et en convaincant, donne à la pensée la conscience d'elle-même, la développe, l'organise et la rend indépendante. La lutte entre l'autorité et ceux qui *protestaient* contre elle, poussa les esprits à la recherche du principe fondamental du Christianisme. Il n'y a aucune critique qui ne se ressente de son point de départ; celui-ci en gouverne tout au moins la méthode et la marche. Il était donc naturel que, dans cette lutte, la maxime fondamentale, établie par chacune des deux parties, brillât surtout par son caractère d'opposition critique (*critica d'opposizione*) à la partie adverse. Il arrive souvent et particulièrement dans les discussions religieuses, où toutes les forces de l'esprit et du cœur sont mises en jeu, que l'ardeur de la controverse fait rechercher la meilleure manière de combattre l'ad-

versaire, plutôt que la vérité même du principe. Il y eut donc une critique de pure controverse qui, certes, fut utile pour l'examen du Christianisme, pour l'exégèse et l'épuration des textes, pour la recherche des sources historiques, pour l'appréciation des faits, des dogmes et des institutions. Mais cette critique, si elle est utile pour engendrer et développer la liberté d'examen, ne répond pourtant pas à tout ce qui est nécessaire à la manifestation des principes comme tels. Une critique de pure controverse (*critica di mera controversia*) a toujours quelque chose de servile, parce qu'elle vise à un but moins élevé que le principe qu'elle veut défendre. Un principe qui ne sert qu'à combattre est peu de chose; l'importance d'un principe consiste dans l'organisation critique de la vérité (*organare criticamente il vero*). C'est pourquoi un pur controversiste est, sans aucun doute, un critique, et peut même être un grand critique; mais il a toujours en lui quelque chose de vulgaire, parce qu'il paraît rechercher moins le triomphe de la vérité que le triomphe de son amour-propre sur ses adversaires.

« *La foi sauve,* » s'écriaient les protestants. « *Sans les œuvres point de salut,* » répondaient les catholiques. Or, la maxime protestante est la critique sommaire (*sommamente critica*) du pharisaïsme, du commerce des choses saintes, de tout ce qui est charnel, visible, cérémoniel, de toute autorité extérieure; car il n'y a rien de plus intime, de plus individuel, de moins sujet à la domination extérieure, que la foi en Dieu. Mais cette maxime qui critique si bien le principe opposé, ne fournit pas la critique complète de l'homme, de ses besoins, de son avenir. Le fondateur du Christianisme disait : « *Ta foi t'a sauvé,* » quand, en regard de la doctrine des pharisiens et des scribes, il voulait faire revivre la conscience individuelle ; mais, lorsqu'il voulait exprimer le principe cardinal et complet, il s'écriait : « *Celui qui croit en moi a la vie éternelle.* » L'énergie critique de ces paroles réside surtout dans le mot : « *en moi.* » D'autre part, la doctrine des œuvres est la critique, une critique excellente et énergique, de la foi morte, ou énervée, ou purement dogmatique ; mais c'est une doctrine qui, renfermée en elle-même, demeure incomplète, peut favoriser l'égoïsme et tend à engendrer une religion extérieure. Christ, qui commandait les œuvres, annonçait en même temps le principe qui les enfante, et les met à leur place téléologique (*assesta teleologicamente*) dans le Christianisme : « *Je suis le cep, vous êtes les sarments ; celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruits ; car hors de moi vous ne pouvez rien faire.* »

Toutefois, il est juste de reconnaître que ces luttes religieuses, par le développement d'une critique énergique, parfois profonde, psychologique, riche en science et en doctrine, préparèrent le triomphe de la liberté et du progrès en Europe. Les peuples qui ne discutent jamais leur religion, surtout les religions qu'on leur impose, sont des peuples ou lâches ou impuissants. Que penser du cardinal Bembo, compositeur de sonnets et d'oratoires à périodes compassées, qui, trouvant un jour le respectable Sadolet occupé à une traduction de l'Épître aux Romains, lui dit : « Laissez donc là ces enfantillages; de semblables bagatelles sont indignes d'un homme sérieux? » Qu'est-il à côté des grandes figures de ceux qui ont scellé la liberté d'examen et de conscience de leur sang et de leur vie? — Le critérium du Christianisme est Christ lui-même. Le prince des historiens modernes, Jean de Muller, disait : « L'Évangile est l'accomplissement de toutes les espérances, le point d'arrivée de toute la philosophie, l'explication de toutes les révolutions, la clef de toutes les apparentes contradictions du monde physique et moral; il contient la vie et l'immortalité. Depuis que je connais mon Sauveur, tout est clair à mes yeux; grâce à lui, il n'est pas de problème que je ne puisse résoudre. »

« Mais, au lieu d'arrêter leur attention sur le Verbe, les controversistes protestants et catholiques ne s'occupaient qu'à dogmatiser; aucun d'eux ne sut proclamer que le Christianisme est bien plus qu'un dogme, et que Christ est le Rédempteur, non parce qu'il a laissé un catéchisme de doctrines précises, mais parce qu'il a révélé sa sainte et puissante personnalité au sein de l'histoire. »

Oscar Cocorda.

(A suivre.)